

**Daniel François-Esprit Auber, *les Diamants de la couronne*,
opéra-comique en trois actes sur un livret d'Eugène Scribe et Saint-Georges
Compiègne, Théâtre français de la musique, dimanche 28 novembre 1999.**

Compositeur injustement négligé au XX^{ème} siècle, Auber survit essentiellement grâce à *Fra Diavolo*, ouvrage encore assez souvent représenté, surtout en Allemagne. Quelques autres œuvres ont toutefois réussi à sortir de l'oubli, grâce au mérite et au courage de quelques directeurs d'opéras : c'est le cas de *la Neige*, *la Muette de Portici*, *Gustave III*, *le Cheval de bronze*, *le Domino noir*, *Manon Lescaut* et aujourd'hui *les Diamants de la couronne*. Sur la cinquantaine d'ouvrages composés par Auber, il faut bien l'avouer pourtant, ces quelques titres, même s'ils couvrent la période de 1823 à 1856, constituent un très vague aperçu d'une œuvre très riche qui commence en 1805 avec *l'Erreur d'un moment* et s'achève avec *Rêve d'amour* en 1869. Il faut donc remercier Pierre Jourdan qui se lance dans une nouvelle entreprise aubérienne puisqu'il signe ici sa cinquième mise en scène d'un ouvrage de celui que ses pairs considéraient comme "un grand musicien".

Créés à la deuxième salle Favart le 6 mars 1841, *les Diamants de la couronne* étaient interprétés par MM. Ricquier (comte de Campo Mayor, ministre de la police) (basse), Couderc (Don Henrique de Sandoval, neveu du comte) (ténor), Henri (Rebolledo, chef des faux-monnayeurs) (baryton), Mocker (Don Sébastien d'Aveyro, jeune officier) (ténor), Palianti (Barbarigo, faux-monnayeur) (baryton basse), Sainte-Foy (Mugnoz, faux-monnayeur) (ténor) et Mmes Anna Thillon (reine de Portugal, sous le nom de la Catarina, nièce de Rebolledo) (soprano) et Darcier (Diana, fille du comte de Campo Mayor) (soprano). Cet ouvrage appartient à la dizaine d'opéras du compositeur les plus représentés au XIX^{ème} siècle, et on peut le comprendre aujourd'hui en écoutant une musique toujours agréable et en voyant une intrigue qui ne pallierait pas de la comparaison avec des pièces du XVIII^{ème} siècle français.

Nous sommes en 1777, au Portugal, à la fin du règne de Joseph I^{er} et pendant la minorité de Maria Francesca, sa fille. À l'acte I, le spectateur se retrouve en Estramadure, dans les ruines d'un château au milieu des montagnes. Un orage contraint Don Henrique à s'abriter (couplets "Vive la pluie et les voyages. Les aventures de romans!"), mais il doit rapidement se cacher, car entrent des faux-monnayeurs qui en ont profité pour le détrousser. Ils se plaignent de ne pas voir celle qui les dirige, Catarina, la nièce de Rebolledo auquel "seul [...] elle daigne donner ses ordres". La jeune femme paraît (air "Oui, c'est moi, c'est votre compagne" et ensemble "Qu'ici le respect accompagne Les ordres que ma voix donna"). Nous apprenons alors que Don Henrique doit épouser Diana de Campo Mayor, mais le jeune homme éprouve seulement de la tendresse pour la fille du comte. "Voici l'heure du repas" (ensemble des Faux-monnayeurs "Amis, dans ce manoir Noir", ronde de Catarina "Le beau Pédrille, amoureux, pauvre et tendre" et ensemble "Ah! c'est grand dommage!"). La rencontre avec Catarina qui s'empare d'un sauf-conduit non rempli n'a manifestement pas laissé indifférent Don Henrique (duo "Le doux tête-à-tête!" et ensembles du finale "Adieu, seigneur, il faut partir" et "La piquante aventure!").

À l'acte II, nous nous retrouvons dans un riche salon, dans le château de Coimbre appartenant au comte de Campo Mayor. Le jeune officier Don Sébastien d'Aveyro aime Diana d'un amour réciproque (duo "Mon cousin, qui, dans tous les temps, Se distinguait par sa folie"). Surviennent Don Henrique, rêveur et pensant à Catarina, et son oncle, le comte de Campo Mayor, préoccupé par le bal qu'il a préparé pour les futurs mariés (chœur "Du plaisir qui nous appelle C'est le rendez-vous joyeux"). Parmi la noblesse de province et les gentilshommes campagnards on reconnaît Catarina et Rebolledo (ensemble "Ô surprise nouvelle" suivi d'un nocturne entre les deux jeunes femmes "Dans les défilés des montagnes" puis d'un nouvel ensemble "Assez, assez!... hâtez-vous de partir!"). Diana découvre dans *la Gazette de l'Estramadure* "une histoire de voleurs" commandés par une femme: elle comprend immédiatement qu'il s'agit de Catarina. Don Henrique parvient à détourner l'attention du comte et de Don Sébastien. S'ensuit un dialogue entre le jeune homme et Catarina: il ne fait aucun doute que tous deux s'aiment réciproquement. Celle-ci lui donne une bague, tout à la fois "gage" et "souvenir" de "[s]on amitié". Le bal commence (duo entre Diana et Don Henrique "Savez-vous, mon cousin, un fait bien étonnant ? ... Ah! si j'osais"): malheureusement aucun des deux jeunes gens n'a le "courage et [le] cœur" de révéler ses véritables sentiments à l'autre. De toute façon, Campo Mayor surgit, car il vient d'apprendre qu'on [a] enlevé à Lisbonne, et dans le palais même, tous les diamants de la couronne". Il découvre au même instant, au doigt de son neveu, *la brésilienne*, un de ces diamants. S'il parvient à se tirer de cette fâcheuse situation, le jeune homme, de nouveau seul avec Diana, se résout enfin à lui avouer son amour pour Catarina. La fille du comte est désormais prête à l'aider: Catarina empruntera la voiture de son père et pourra fuir le palais grâce au sauf-conduit qu'elle a pris à Don Henrique au premier acte (finale "Oui, je pars cette nuit").

L'action du troisième acte se situe dans un salon d'attente dans le palais de la reine, à Lisbonne. Tout le monde s'y retrouve pour "le couronnement de [la] jeune souveraine". Don Henrique et Don Sébastien, de nouveau amis, savent qu'ils aiment une femme différente. Quant à Campo Mayor, il espère "trouver les diamants de la couronne" et arrêter Catarina qui, selon ses informations, se trouve à Lisbonne. Paraît Rebolledo, richement habillé et devenu le comte Antonio

Las Morillas de Fuentès: d'où la stupeur générale (quintette "O ciel!"). Une fois seul, il révèle comment il a obtenu "cette place d'intendant général de [l]a police secrète" de la reine. Celle-ci paraît, qui est aussi Catarina: elle avait emprunté ce rôle pour que tous les diamants de la couronne soient contrefaits et que les véritables soient vendus: elle "peut[] régner, maintenant, sans emprunts sans intérêts, et sans faire tort à personne". Il lui faut à présent choisir un époux. Plutôt que les régents des différentes cours d'Europe, Rebolledo suggère le nom de Don Henrique. La reine, seule, entend, quoi qu'il arrive, rester maîtresse de son choix (air "Non, non, fermons l'oreille aux conseils qu'il me donne"). Campo Mayor, qui n'a jamais vu Catarina, entre avec sa fille qui risque en revanche de la démasquer. Pour la prendre de court, la reine rend immédiatement le comte responsable du vol des diamants (trio "Devant un père qu'on accuse"). Don Henrique entre vivement et reconnaît en la reine celle qu'il aime et qui sort précipitamment. Il est prêt désormais à tout pour l'épouser. Puisqu'il faut un coupable, Campo Mayor le fait arrêter quand retentit la musique annonçant que "la reine [...] se rend à la salle du trône". Tout s'achève heureusement dans un finale qui reprend la musique de l'ouverture ("Entendez-vous cette marche guerrière, Les clairons et les cris joyeux ?"): "Reine et maîtresse De [s]a tendresse, Au lieu de prendre, aux yeux de tous, Un étranger pour [...] époux", la reine choisit Don Henrique.

Comme on peut le voir à la lecture de ce résumé, l'intrigue est tout à la fois simple et propice à des situations complexes et très diversifiées. Pierre Jourdan qui signe la mise en scène du spectacle présenté à Compiègne a globalement respecté le livret, même s'il déplace l'action en 1860 "dans un Brésil d'opérette", ce qui lui permet sans nul doute de réutiliser des costumes ou des parties de décors de ses spectacles précédents comme *le Domino noir* d'Auber ou *le Songe d'une nuit d'été* d'Ambroise Thomas. Cela ne nuit pas toutefois à l'aspect visuel de l'ouvrage, même si le premier acte n'a pas échappé à certaines outrances ou à quelques mauvais goûts: par exemple, Catarina, à la tête de ces faux-monnayeurs et bandits de montagne — Offenbach s'en souviendra pour ses *Brigands* créés en 1869 — entre en scène dans le costume de Zorro et les faux-monnayeurs sont habillés en cow boys. Rien ne justifiait un tel travestissement.

Même si le spectateur moderne est parfois dérouteré par l'alternance des dialogues — parfois longs, notamment au premier acte — et des passages chantés, tant il a perdu l'habitude de ce répertoire, la partition exige souvent beaucoup des chanteurs. Le rôle de Catarina / la reine est en particulier redoutable pour le soprano, d'autant plus que le personnage est très présent en scène, avec des airs, des duos ou des ensembles. Ghylaine Raphanel a déjà chanté à Compiègne le rôle de la reine Élisabeth I d'Angleterre dans *le Songe d'une nuit d'été* de Thomas et s'est confrontée à des rôles très lourds comme celui de Marguerite de Valois des *Huguenots* ou de la Comtesse Adèle du *Comte Ory*. La voix possède des qualités indéniables, même si par moments elle a pu paraître un peu tendue: il faut dire que l'air d'entrée de Catarina présente de réelles difficultés, comme celui du troisième acte, où la chanteuse s'est montrée plus à la hauteur et a su remporter un beau succès auprès du public pourtant froid durant toute la représentation. En tout cas, le soprano parvient bien à endosser les différentes facettes de ce personnage composite et si sympathique. Le second rôle féminin est très agréablement chanté et interprété par Mylène Mornet: ce soprano séduit tout à la fois par sa voix et par son physique. Les deux amoureux sont chantés, comme il se doit, par deux ténors: Christophe Einhorn interprète Don Henrique, rôle assez vaillant dès son air d'entrée; la voix manque d'assurance surtout au début de la représentation, puis parvient dans les deux derniers actes à se plier aux exigences de la partition. Dominique Ploteau chante Don Sébastien, un personnage moins écrasant et présent en scène: la voix est belle, séduisante. Face à eux, le baryton Armand Arapian dans le rôle de Rebolledo et la basse Paul Médioni dans celui du Comte de Campo Mayor se sortent fort bien de la partition: leurs belles voix, amples et puissantes, leur assurent un succès tout à fait mérité. Nicolas Gambotti et Sébastien Lemoine chantent correctement les rôles secondaires, respectivement de Mugnoz et de Barbarigo. D'une façon générale, on ne peut qu'être heureux d'entendre un ouvrage français par des voix françaises, belles et compréhensibles. À la tête de l'orchestre de Picardie le jeune chef Edmon Colomer séduit par sa direction réfléchie: dans l'ouverture par exemple, il propose une conception musicale bien plus intéressante que ne le font Albert Wolff et Sylvain Cambreling, dans les rares enregistrements discographiques de ce passage. Le chef espagnol propose déjà une riche palette de couleurs à l'orchestre, jouant intelligemment sur les *tempi* comme il le fait tout au long de la soirée. Grâce à lui la musique d'Auber trouve sa raison d'être et nous rappelle les qualités innombrables de ce compositeur. Un enregistrement de cet ouvrage doit être commercialisé par les disques Concord, qui verra étoffer une discographie encore bien limitée d'Auber. J'espère également que Pierre Jourdan continuera courageusement à explorer le répertoire d'Auber et d'autres compositeurs de son temps comme Halévy et Adam, bien que ses moyens soient manifestement assez limités. Souhaitons en tout cas que d'autres théâtres s'engagent dans cette voie de la résurrection des ouvrages français de la première moitié du XIX^{ème} siècle. Il n'est pas impossible que *le Dieu et la Bayadère* du même Auber ne voie le jour dans les années à venir, car des admirateurs de la Taglioni s'y emploient.